

Vous avez été nombreux à apprécier les souvenirs de la journée du 24 août 1944 à St Vaast les Mello racontée par M. Louis Bichut, directeur des Carrières à l'époque. Suite et fin du récit.

... Des soldats sont toujours dans le bistrot. Nos camarades sont un peu plus bas dans la rue de Cramoisy. Il y a un va et vient des soldats entre ceux qui nous gardent et ceux qui sont dans le café. Deux minutes ne se sont pas écoulées après la détonation que nous voyons déboucher, de l'actuelle rue Henri Carballet, le chef de détachement qui revient. Il est seul, il a un papier à la main et vient en notre direction. Instinctivement, M. Mazzier et moi, reculons. Impossible de ne pas se demander en un tel moment "A qui le tour maintenant ?" Et notre mouvement instinctif tendait à nous mêler à nos camarades. Mais le Chef de détachement nous a rejoint, il est devant nous. C'est lui qui, ce matin, a vérifié notre identité à M. Proust et moi.

Il regarde son papier et lit "Charles Mazzier vous connaître" interroge t-il. "Oui, dis-je, mais il n'est pas parmi nous".

"Je m'appelle Emile Mazzier et non Charles, dit le père Mazzier, Charles c'est un de mes fils."

"Où est-il ?" questionna l'Allemand. Je n'en sais rien, reprend le père Mazzier, il ne demeure pas avec moi, mais de l'autre côté du village.

Le contact avec l'Allemand s'arrête là. Nous ne saurons jamais pour quelle raison il cherchait Charles Mazzier. A notre grand soulagement il s'éloigne, tandis que nous voyons de la fumée s'élever du côté de la maison de M. Bennezon. Nous saurons bientôt que les soldats y ont mis le feu après y avoir jeté le corps de Marcel Blanchet. Mais une voiture militaire allemande vient de s'arrêter devant la grille de M. Debeauvais, en provenance de Montataire. En descendent deux gradés, et je reconnais l'uniforme des gendarmes allemands. Le chef de détachement se précipite et salue. C'est un officier de gendarmerie qui s'avance et lui parle. Il s'en va par le chemin où on a emmené Marcel Blanchet. Le chef de détachement vient sans doute de lui rendre compte de la situation et des représailles en cours.

En l'autre gradé, j'ai reconnu avec soulagement l'adjudant de gendarmerie de Creil qui venait à peu près chaque semaine vérifier notre dépôt d'explosifs et leur emploi à la carrière. Cela se passait aimablement et sans histoire. Le carnet d'explosifs était tenu soigneusement et puis le fait d'avoir pour ce dépôt l'autorisation écrite de la Feld Commandantur de Beauvais n'était-il pas une garantie de ma rectitude envers l'occupant.

Cet homme avait une cinquantaine d'années, lui-même père de famille. A nos contacts je l'avais jugé comme un homme de devoir, honnête gendarme de l'armée régulière. Tandis que son officier partait vers la maison de M. Bennezon, l'adjudant était venu directement vers M. Mazzier et moi, puis, me reconnaissant « Vous ici ? » dit-il. « Oui, lui dis-je, j'ai été arrêté ce matin en descendant de la carrière, où j'ai, comme vous le savez, installé un dortoir ».

Outré et courroucé, il hurla "vous savez ce qui s'est passé



M. BICHUT, ancien directeur des carrières de St Vaast.

ici ? Ce n'est pas de la guerre ça ! Allemands âgés, pères de famille, tués par terroristes, c'est assassinat ! »

« Oui, dis-je, mais je n'y suis pour rien, comme aussi tous ceux qui sont là avec moi ».

A l'arrière de l'adjudant allemand, les soldats avaient rectifié la position et resserré la garde autour de nous. L'adjudant jeta un ordre aux soldats, ajoutant, le doigt levé en direction de la porte de la ferme « Venez-tous »

Un soldat ouvrit la porte, l'adjudant entra le premier. Je le suivais et tous les autres derrière moi. L'adjudant était au garde-à-vous et saluait, les soldats en armes, derrière et à côté de nous. Je me découvrais et mes camarades firent de même.

Devant nous étaient allongés sur la paille les corps des deux pionniers allemands dans leurs uniformes troués et tachés de sang. Le spectacle était atroce, le silence aussi. Je me disais que ces hommes avaient une famille, et que la colère des soldats était compréhensible, oui et qu'il suffisait d'un rien pour que celui resté vers la porte, les mains crispées sur sa mitraillette n'assouvise sa vengeance... Et si l'on nous avait amenés là, dans cette grange, dans le but de nous abattre ici près des leurs... Le sang appelle le sang ! Enfin l'adjudant se détendit et donna l'ordre de faire sortir tout le monde de la grange. Nous étions de nouveau dans la rue de Cramoisy. J'approchai l'adjudant « Ce n'est pas la guerre cela, me répéta t-il et vous voyez maintenant la conséquence, français tué et maison brûlée ».

La maison de M. Bennezon était en flammes et une grosse fumée montait au dessus de la maison Charpentier, à côté de la ferme, cette maison brûlait également.

« Je suis bien d'accord, lui dis-je, comme vous le savez, je suis officier français et tout cela est indigne d'une armée : mais les gens qui sont ici avec moi n'y sont pour rien et des représailles contre des innocents n'arrangent rien ».

A voir son visage d'honnête homme, je me sentais de plus en plus sûr de moi. N'était-ce pas la Providence qui l'amenait là, les mots me venaient tout seul, quelquefois en allemand.

« Va, dit-il finalement, nous allons voir ».

Nous avons échangé ces paroles tout en montant vers la route et l'officier de gendarmerie revenait de la maison Bennezon. Je rejoignais mes camarades.

Après un court entretien dans la rue, l'Adjudant et l'officier rentrèrent brusquement dans le café d'où nous venaient les voix des soldats dont le ton s'était élevé à la faveur de l'alcool qu'ils avaient découvert.

Un "Raus" retentit de la salle et les soldats déguerpirent en courant, rejoignant les autres qui nous gardaient.

Un ordre et le chef de détachement nous fit aligner le long du mur côté café du Commerce : le dos au mur ce qui est moins inquiétant.

« Papiers » nous cria en allemand le chef de détachement qui avait rejoint l'officier et l'adjudant vers l'entrée du café.

« Ils vont nous libérer » dis-je à mes deux voisins, d'un côté Aristide Privé, de l'autre Albert Barant.

C'est à ce moment que je remarquais deux des soldats nous regardant haineusement, et j'entendais l'un dire à l'autre « Deux de nos camarades tués et un français seulement, ce n'est pas régulier ». Et je les voyais se montrer particulièrement Aristide Privé qui était à côté de moi.

Il faut dire ici qu'Aristide avait été arrêté le matin un peu avant moi, chez lui. Il était dans la rue et s'était, paraît-il, enfui à la vue des allemands. Ces derniers l'avaient poursuivi, étaient entrés chez lui, avaient en fouillant, trouvé des photos d'avions, et, paraît-il, un vieux revolver dans une valise qu'il avait emportée, ce qui l'avait amené contre le mur où je l'avais rejoint peu après.

Je ne savais rien de tout cela et ne comprenait pas pourquoi ces jeunes soldats en avaient après lui. Je me penchais vers lui « Avez-vous bien vos papiers ? » lui demandai-je.

« Oui » murmura-t-il tout tremblant, en me montrant sa carte d'identité et sa carte d'alimentation qu'il tenait à la main. « Et bien vous n'avez rien à craindre ».

Puis c'est Albert Barant qui se penche vers moi. « Bichut je n'ai pas de carte d'identité ». Il était en effet réfractaire et appartenait au maquis.

« Tu n'as pas autre chose ? Si, ce papier là ».

C'était un vague certificat (dont je ne me souviens guère).

« Présente ça, lui dis-je, on verra bien ».

C'est à ce moment que l'officier arrive vers le premier d'entre nous, (je ne me souviens plus qui c'était).

« A la maison » dit l'officier en le libérant après avoir examiné sa carte. Au tour d'Aristide, ses papiers sont en règle, « A la maison » dit l'officier. Et Aristide s'en va très vite, trop vite peut être, car les petits salauds de tout à l'heure sont là qui le guettent.

C'est mon tour « A la maison », mais je reste là attendant ostensiblement Albert Barant. Celui-ci montre son fameux papier, que l'officier ne soupçonne pas. « A la maison » dit-il. Ouf ! nous partons, Barant me quitte prestement et je rentre chez moi, tandis que tous nos camarades se trouvent également libérés. Il était midi passé, lorsque je retrouvai ma femme et les enfants qui ignoraient à peu près tout du danger que je venais de courir.

Ce n'est d'ailleurs qu'à ce moment là que je mesurais moi-même les risques encourus, et l'intervention certaine de la Providence en notre faveur. Dois-je dire que j'étais harassé de fatigue et que je m'asseyais la tête vide. Ma femme avait préparé le repas et nous allions passer à table lorsque l'un des enfants dit « Papa, il y a des allemands dans la cour de l'atelier ».

En effet deux soldats allemands étaient là. L'un d'eux, m'apercevant à la fenêtre m'appela, et je descendis dans la cour. "Qu'est ce que c'est ici ?" demande l'un des allemands. Je lui expliquais qu'il s'agissait de l'atelier de réparation du matériel de la carrière. « Et cette eau, continua-t-il en me montrant le robinet qu'il venait de voir sur le vieil abreuvoir, est-ce qu'elle est bonne à boire ». « Oui » lui répondis-je.

Il me demande d'en boire moi-même avant lui. Je fis signe aux enfants qu'il m'apporte deux verres. Je bus un verre d'eau, les deux soldats se désaltérèrent après moi, puis me dirent aussi « A la maison », me recommandant de laisser ouverte la grande porte de la rue.

En raison de ce qui se passa par la suite, j'ai toujours pensé, peut être à tort, que ces soldats avaient été envoyés là pour vérifier ma présence à la maison. Mais que se passa-t-il donc par la suite ?

Longtemps je restais chez moi, inactif, plutôt vide comme on dit. Je ne mettais pas le nez dehors, je n'allais même pas jusqu'à mon bureau. Les deux allemands venus à l'atelier avaient disparu cependant, peu de temps après s'être désaltérés. Puis je pensais à Marcel Blanchet. Je déci-

dais d'aller voir ce qu'il était devenu : quelqu'un disait qu'on l'avait retrouvé.

J'arrivai à la maison de M. Bennezon, elle était entièrement consumée. Je ne me souviens plus qui m'indiqua, parmi les personnes et les enfants qui étaient là, l'endroit où se trouvait le corps de Marcel Blanchet. Il gisait derrière la maison entre le mur de soutènement du jardin et celui encore debout de la maison brûlée, allongé à plat ventre, la nuque trouée et ensanglantée.

Les gens qui étaient là, dont je crois bien Lucien Blanchet son frère, et moi-même décidâmes d'emporter le corps chez lui. Quelqu'un alla chercher la civière qui était à la carrière et nous portâmes, jusque chez lui, l'innocente victime des représailles du matin et dont une rue de Saint Vaast porte actuellement son nom. Je rentrai chez moi en passant par les sentes derrière le village.

Un peu plus tard vers 18 heures passées, les enfants arrivent en courant. « Les Allemands sont revenus, crièrent-ils, des soldats sont descendus d'un camion à l'entrée du pays du côté de Montataire et viennent par ici ».

Pas question pour moi de sortir dans notre petit jardin sur la rue. Je montais dans ma chambre, par la fenêtre de laquelle, sans me montrer, j'avais vue sur la route. Les soldats, en file indienne sur le trottoir d'en face, s'en allaient, au pas de gymnastique, l'arme à la main, en direction du carrefour ouest de Saint Vaast. Qu'y avait-il encore ?

Un moment après, les enfants reviennent en disant qu'il y avait de la fumée s'élevant par-dessus les maisons du côté



de la ferme de M. Herouard. Je montais jusqu'au grenier, et en effet, de la fumée assez dense et noire s'élevait de ce côté en contrebas de la ferme. C'était le baraquement d'Aristide Privé qui brûlait.

Voici ce qui s'était passé d'après le récit qui m'a été fait par la suite. Les Allemands, que j'avais vu passer, s'étaient rendus directement chez Aristide, et s'étaient emparés de lui. Ils le frappèrent coups de crosse, coups de pieds... Les voisins l'entendirent appeler au secours, et crier de douleur. Les cris cessèrent quand les soldats l'ont assommé, après quoi ils le jetèrent dans le feu de son baraquement auquel, entre temps, les allemands avaient mis le feu. Quand les Allemands furent partis et le baraquement entièrement brûlé, on ne retrouva que peu de chose du malheureux pour le mettre en bière.

Cette incursion tardive de la section de représailles allemande, s'explique comme suit.

Tout indique qu'elle était spécialement destinée à Aristide Privé. On se souvient comme il avait été arrêté le matin, et des soldats qui le regardaient haineusement. « Deux soldats allemands tués et un français seulement, ce n'est pas régulier » disaient-ils. On imagine facilement ce qui a dû se passer au retour de la Section à la base de Creil. Le chef de détachement a rendu compte à l'autorité supérieure que les représailles ont été interrompues par l'intervention de l'officier de gendarmerie allemande de Creil et a montré la valise d'Aristide contenant les photographies d'avions et une arme : il obtint donc la mission de retourner à Saint Vaast avec sa section de représailles pour en terminer avec Aristide Privé.

Le 24 Août 1944 fut certainement pour Saint Vaast l'une des plus dures journées de la guerre. Les bombardements avaient été dangereux, encore que le village n'en ait mira-

culeusement que peu souffert. Mais l'empire de l'arbitraire, l'action sanguinaire des représailles sur les biens et sur les personnes sont de la barbarie la plus ignoble quelque soient les moyens employés. Si des gendarmes allemands de Creil ont pu commettre, durant l'occupation, des actions indignes, il reste à l'honneur de ceux venus le 24 août à Saint Vaast de s'être comporté humainement ce jour-là en arrêtant des représailles qui pouvaient prendre des proportions imprévisibles, étant donné l'excitation des soldats du détachement dont certains avaient dû boire beaucoup d'alcool au café.

Mars à juin 1944

Les carrières de Saint Vaast en particulier le banc des fonds Civet servaient de refuge aux maquisards des environs. Ce fut parfois un lieu de rassemblement des maquis de la région.

Des imprudences étaient commises qui ne cessaient pas de m'inquiéter.

Courant juin 1944 j'avais eu la visite confidentielle d'un chef responsable de la Résistance le lieutenant François accompagné de Roland Jacques lieutenant FFI.

"Il est bien difficile d'imposer une certaine discipline dans les maquis" me dit le lieutenant François.

"Si vous craignez quelque chose personnellement en raison de la présence des maquis, vous êtes officier : Rejoignez-nous.

Impossible" répondis-je. "J'ai ici des responsabilités, ce serait lâcher trop de gens qui comptent sur moi. J'ai la conviction que mon devoir est ici."

Conclusion de cette brève entrevue : le maquis améliorera si possible sa clandestinité et je continuerai à ignorer sa présence dans les carrières.

Parmi les opérations de résistance qui incombaient au maquis de Saint Vaast et des environs, une des plus importante était le sabotage de la voie de chemin de fer de Creil à Beauvais dont l'intérêt stratégique à l'époque était considérable. Ce sabotage consistait à faire dérailler les trains de marchandises (transport de matériel ou de troupe), en coupant les rails à l'aide d'explosif. Cette opération était exécutée par Roland Jacques la nuit entre Cramoisy et Cires les Mello, souvent plusieurs fois par semaine.

Par l'intermédiaire de la Sous-Préfecture, les autorités d'occupation exigèrent que le maire de Saint Vaast organisa un tour de garde, parmi les habitants de la commune pour surveiller la voie ferrée. Ce qui fut fait : les hommes désignés se relayant par équipe de quatre ou cinq à faire désormais les cents pas, nuit et jour le long de la voie ferrée entre la gare de Cramoisy et le pont de Maysel. Mais ce service n'empêcha guère les sabotages. Les gardes-voies se laissaient ligoter par les maquisards de Roland Jacques. Les voies continuaient de sauter et les trains de dérailler.

Huit juillet 1944

Ce-jour là eut lieu une opération de police de l'armée d'occupation. Une centaine d'hommes de troupe allemands sont à Saint Vaast vers 5 h du matin, dans le but de cerner les maquisards. Des soldats en armes surveillaient tous les accès aux carrières.

Six heures, c'était l'heure de la relève de la garde sur la ligne de chemin de fer de Creil à Beauvais, assurée par les hommes de Saint Vaast. Trois d'entre eux, Henri Carballet, Raymond Nys et Cyrille Vandevoorde rentraient chez eux

Aux Habitants de Saint-Vaast-lès-Mello

Nous vous informons qu'un COMITÉ D'ENTR'AIDE AUX PRISONNIERS DE GUERRE ET A LEURS FAMILLES, vient d'être constitué pour la Commune de SAINT-VAAST-LES-MELLO.

Ce Comité est composé de la façon suivante :

Madame la Comtesse de DURFORT, Madame FRAMBERY, Madame MURIEZ, Madame BICHUT

Messieurs LÉCHILLETTE, GÉRARD Lucien, BLANCHET Marcel (ces deux derniers, prisonniers libérés).

Le but que nous recherchons est, d'une part, de favoriser l'envoi de colis aux Prisonniers de la Commune, et d'autre part, de venir en aide dans la mesure de nos moyens aux Familles les plus nécessiteuses.

Vous n'ignorez pas que les Familles des Prisonniers figurent parmi celles souffrant le plus des circonstances actuelles, souffrance morale d'abord, souffrance matérielle ensuite.

Pour venir en aide à ces infortunés que nous avons pu constater, nous vous permettrons de faire appel à votre générosité, que nous savons grande, en lançant une souscription dans la Commune.

Selon les besoins nous ferons appel ultérieurement, s'il y a lieu, de nouveau à votre générosité.

Nous vous demandons donc de réserver bon accueil aux personnes qui voudront solliciter votre obole à domicile.

Tous ceux qui continuent à connaître près des leurs la vie de famille, n'oublieront pas ceux de nos compatriotes qui souffrent le plus des circonstances actuelles en raison de leur éloignement.

Nous sommes persuadés que SAINT-VAAST répondra à notre appel.

Après avoir traversé la route départementale, ils furent arrêtés par le piquet de soldats allemands qui se trouvait au carrefour, derrière la propriété de M. Debeauvais. Un garde examina leurs papiers d'identité, les soldats vidèrent sacs et musette : « Alerte ». Du sac gonflé d'Henri Carballet : on sortit une toile de parachute. Celui-ci expliqua : « Les forçats américains ont bombardé Saint Leu dans la nuit et comme d'habitude avant le bombardement, des avions ont parachuté des torches éclairantes. L'une d'elles est tombée le long de la voie, j'ai donc récupéré la toile de parachute ».

Il n'en fallait pas plus pour que les Allemands prennent nos trois hommes pour des terroristes, comme ils disaient. Des avions anglais ne parachutaient-ils pas assez fréquemment, la nuit à des endroits convenus, des armes et autres choses pour la Résistance.

C'est ce matin-là, un peu avant sept heures, que le jeune Serge Schiettecatte est venu me chercher à la maison, escorté de deux soldats allemands. "M. Bichut, le commandant Allemand vous demande à la carrière". Celui-ci avait des questions à poser au responsable de la carrière et m'en voyait chercher.



Rue Henri Carballet aujourd'hui

En route, pour la carrière, avec Serge et les deux soldats allemands, nous sommes arrêtés et pris en charge par le groupe de soldats qui avait arrêté les trois garde-voies. Nous sommes au carrefour, cité plus haut; d'autres civils sont là sous bonne garde et diverses personnes de Saint Vaast. Par terre est étendue une couverture, sous laquelle on devine un corps humain, de gros souliers dépassant de la couverture.

Plus loin, contre le mur, les mains en l'air, face au mur, je reconnais Raymond Nys et Cyrille Vandevoorde. Un gradé Allemand avait envoyé chercher le Maire Mr Bennezon que l'on attendait. Quand celui-ci arriva, on enleva la couverture qui cachait un cadavre. Je reconnais H. Carballet, 60 ans, cultivateur, d'une vieille famille du village : il a été battu d'une balle dans la nuque. "Pourquoi avez-vous tué cet homme là", s'écrie le Maire. Le gradé Allemand baissa la tête, mais je n'ai pas entendu sa réponse.

C'est, à ce moment, que les soldats groupèrent les civils qui se trouvaient là, moi y compris, ainsi que Serge Schiettecatte, Raymond Nys et Cyrille Vandevoorde. Ils nous emmenèrent par la route de Montataire, à la carrière Fèvre, voisine de la carrière Civet.

Sur la montée du chemin d'accès à cette carrière, le long de la masse de pierre, se trouvaient alignées, les mains en l'air, un grand nombre de personnes, une cinquantaine au moins, des hommes, des femmes, des jeunes gens de Saint Vaast et des villages voisins, qui avaient été arrêtés depuis le petit matin en allant à leur travail. Sur le chemin, des soldats en armes surveillaient et, dès notre arrivée, nous alignèrent l'un après l'autre, à la suite de cette file et dans la même position inconfortable.

C'est alors, qu'un sous-officier vint me chercher et nous avons enjambé le cavalier (énorme bulle de remblais), qui séparait la carrière Fèvre des Bancs de Fonds Civet: un groupe de gradés nous attendait près de la poudrière, dépôt d'explosifs souterrain réglementaire. Un officier, qui paraissait être le chef de l'opération en cours, m'interrogea, identité, fonction, ... etc. Me montrant la porte métallique du dépôt qui était fermée à clé, "Qu'y a-t-il là dedans ?" questionna-t-il. J'affirmai qu'il n'y avait rien, qu'en raison des circonstances, j'avais les explosifs chez moi et en petites quantités, dont le contrôle avait lieu régulièrement par la Gendarmerie Allemande.

Il m'envoya alors chercher la clé chez moi, toujours sous escorte de deux soldats. En cours de route je réfléchis en redoutant que le maquis ait pu uti-

Rue Henri Carballet

liser ce dépôt, à mon insu, et cacher quelque chose. A mon retour, ayant ouvert la porte devant les officiers aux aguets, je fus rudement soulagé en leur faisant constater que le dépôt était bien vide comme je l'avais affirmé.

L'attitude du Commandement se détendit, toutes les personnes arrêtées furent relâchées après vérification d'identité. Aucun maquisard ne s'y trouvait, pour la bonne raison qu'ils avaient fait mouvement depuis trois ou quatre jours. Je fus libéré le dernier, vers midi, et deux sous-officiers furent chargés de me ramener chez moi en voiture. Ils me firent monter à l'arrière, où je fus surpris de m'asseoir à côté d'un jeune homme, quelque peu débraillé, qui me regardait, les menottes aux mains, il m'était inconnu. Était-ce un maquisard ? J'eus la présence d'esprit ou la prudence de ne communiquer avec lui par aucun signe. C'était fort heureux pour moi, car, renseignement pris par la suite, personne ne manquait dans les effectifs maquisards. Il s'agissait donc d'une mise en scène et le jeune homme était certainement un "mouton" qui se prêtait à un stratagème des Allemands pour me mettre à l'épreuve.

Cette opération de police des allemands se solda par un échec total. Il reste qu'ils avaient abattu lâchement Henri Carballet; la rue qui part de l'endroit où il a été tué et qui monte dans le village, porte son nom, depuis un arrêté municipal pris par le Maire de Saint Vaast et son Conseil Municipal, peu après la guerre, afin d'honorer sa mémoire.